EXPÉRIENCES DE CRÉATION COLLECTIVE

Colette HOURS
Ecole normale mixte de Tarbes

«Moi, j'aurais des choses à dire, mais je ne sais pas causer.»

Oui, je crois que c'est de là que tout est parti. C'était à l'E.N. au début de l'année scolaire passée et l'auteur de cette constatation était instituteur stagiaire du centre de formation des maîtres de classes de transition. J'ai pensé que, dire les choses, il y avait bien des manières de le faire, et qu'il était sûrement important d'arriver à créer, à s'exprimer en dépassant cette appréhension du «je ne sais pas causer». Aussi, quand l'occasion s'est présentée, je l'ai saisie et j'ai vécu ma première expérience de création collective.

L'idée est venue d'un M.A. enseignant les maths à l'E.N. qui avait fait un montage sur la guerre d'Espagne. L'irruption au pouvoir du fascisme au Chili avait fait naître en nous le désir de dire que nous étions concernés — de le crier même —. C'est ainsi que le projet de réaliser un montage a pris corps. Nous nous sommes retrouvés une dizaine, quatre profs et six instituteurs stagiaires, nous réunissant d'ordinaire en soirée chez le prof de psychologie. Au cours d'un mois et demi de discussions et de travail, un spectacle a été réalisé. Tout a été décidé en commun, le scénario, les textes, les musiques, les diapos. L'idée était d'extraire tous nos textes de la presse française de septembre et octobre (de *Paris-Match* à *Charlie Hebdo*) et d'ajouter des poèmes de Neruda, chacun se chargeant d'une partie de la documentation. Au cours de ces soirées, les idées étaient lancées, discutées (non sans âpreté parfois, à la suite de divergences idéologiques ou esthétiques), mises à l'essai ; les tâches de recherche, de photographie, de bricolage distribuées selon les possibilités de chacun ; le projet initial se modifiait, se précisait en cours de réalisation. Finalement, au mois de décembre, nous avons présenté aux F.P. et aux instituteurs en stage à l'E.N., un spectacle de 45 minutes : des sketches joués, mimés, dansés alternaient avec la projection de diapos sur un écran ; une bande enregistrée diffusait bruitages, musiques, textes ou poèmes lus, en rapport avec les diapos ou les sketches, dans un ton allant du grave au burlesque.

L'unité venait d'une recherche de rythme et sans doute aussi du désir que nous avions de fuir tout sentimentalisme pour construire un manifeste militant. Quelques moments particulièrement réussis (à mon goût) : un cri strident diffusé par la bande magnétique (on l'avait piqué dans un disque de Pink Floyd) tandis qu'on projetait en diapo une photo de *Paris-Match* : les coussins rouges tachés par la cervelle d'Allende ; une marionnette en carton grandeur nature représentant Pinochet descendant du plafond au bout d'une ficelle sur une musique religieuse, accueillie à genoux par un instituteur qui portait une pancarte marquée I.T.T. ; un projecteur, seule lumière dans le noir, balayant lentement les spectateurs pendant que jouait le lamento d'*Etat de siège* de M. Théodorakis, après l'évocation du stade ; le final où sur une musique de Pachacamac deux instituteurs jouaient un sketch burlesque tiré de *Charlie Hebdo* sur le thème : «Comment ne pas faire de politique et que ça se sache ?» Réponse : «Lisez *L'Equipe*, tapez dans un ballon en criant : «Allez France !» et toute la troupe se mettait à lancer des ballons, à mimer un match de rugby, etc.

En cours de route, on avait essayé d'expliquer (de façon stylisée) pas mal de choses sur les forces en présence, la situation économique, etc. Enfin, par ce spectacle, nous avons pris la parole et nous avons vu que c'était possible.

Plus tard, sous l'impulsion de deux instituteurs de la création Chili, une seconde création collective est apparue, mais cette fois dans le cadre de mon cours de français, sans que j'y participe moi-même : le professeur de T.M. et moi avons proposé aux stagiaires de monter un spectacle de marionnettes, le choix des personnages et le scénario se faisant à mon cours, la confection des poupées au cours de T.M.

Six, puis huit stagiaires se sont attelés à la tâche et il en est sorti un spectacle en... occitan (le béarnais y côtoyait le bigourdan,

mais tout ça c'est du gascon et on se comprenait) ; des personnages pittoresques de paysans y étaient aux prises avec un promoteur désireux de lancer une nouvelle station de ski dans les Pyrénées — reflet d'une certaine actualité dans de petites vallées des Pyrénées qui connaissent la ruée des spéculateurs vers «l'or blanc» —.

Par la suite, le spectacle a été réellement joué avec brio, devant le cercle occitan du lycée de Vic-Bigorre. Les dialogues étaient à demi improvisés sur un canevas établi scène par scène.

Ces expériences appellent peut-être quelques réflexions.

La première création était le fait de profs et d'instituteurs stagiaires entre qui avaient été effacés tous rapports de type hiérarchique. L'idée de l'un, la parole de l'un, valaient bien celle de l'autre ; on utilisait les compétences, mais il n'y avait pas de prééminence de «spécialistes». Selon son caractère, chacun intervenait plus ou moins, mais tout le monde pouvait s'exprimer. Quand on crée ainsi ensemble, il se passe des choses dans le groupe. J'ai gardé de ce travail, qui s'ajoutait à toutes nos occupations habituelles, le souvenir d'une période de vie extraordinaire, riche en contacts, en rencontres des autres, qui gomme la fatigue.

Maintenant, le groupe est disloqué dans plusieurs départements. Mais trois d'entre eux continuent à créer ; dont celui «qui ne savait pas causer» ; il chante aujourd'hui ; Ninou, Jacques, Jan de Nadau, chantent en occitan la misère et la révolte des villages sans enfants, les écoles fermées, les routes et les ponts qu'on ne construit que pour les touristes ; ils chantent aussi l'espoir de ceux qui ne veulent pas que meure leur terre, leur langue, ils chantent la vie ; ils chantent aussi les poètes tués au Chili ; ils vont dans les villages, ils font parler les gens, les font danser aussi et ce n'est pas du folklore pour touristes. Ils ont enregistré un disque chez Ventadorn, la maison de disques occitans qui fonctionne en coopérative. C'est la moindre des choses que je leur fasse un peu de réclame.

D'autres réflexions, plus terre à terre, sur la création qui se situait dans le cadre scolaire ; elle nécessitait une certaine compréhension de l'administration ; la possibilité de disposer de deux salles pendant mon «cours», certaines répétitions ou essais de dialogues étant bruyants ; l'obligation de prévoir du travail, des documents, pour les stagiaires intéressés par des activités plus «sérieuses» : information linguistique, recherches sur des questions pédagogiques, etc. ; disponibilité du prof, qui doit pouvoir apporter son aide chaque fois qu'un groupe la sollicite.

Peut-être aussi l'apparition de créations a-t-elle été aidée par les jeux d'expression (collages, «cadavres exquis», etc.) que j'avais proposés aux stagiaires dès le début de l'année. Il y avait eu de la surprise, de l'enthousiasme, mais aussi de sérieuses réticences : libérer l'imaginaire, ce qui n'est pas facile pour des adultes et enseignants de surcroît ; que j'ai participé moi-même aux jeux, au même titre — et avec les mêmes difficultés — que les stagiaires a, je pense, facilité les choses.

Voilà. L'an dernier je n'avais pas réussi à entraîner les F.P. dans ce cheminement. Sans doute y a-t-il plus de distance entre eux et moi qu'entre les inscrits et moi. Cette année, je vais essayer. Je suis persuadée qu'en faisant, qu'en créant, on gagne sur tous les plans. Alors que ceux qui ont tenté quelque chose dans cette voie le disent. Que d'autres essaient et disent leurs expériences. Finalement, tout le monde «peut causer». Il suffit de se jeter à l'eau.

Pour prendre contact avec le chantier Ecoles Normales :

Christian POSLANIEC
76, rue de la Mariette
72000 Le Mans
Tél. (43) 84.44.09